

Le Discours mystique entre Moyen Âge et première modernité. Tome 1. La Question du langage. Sous la direction de MARIE-CHRISTINE GOMEZ-GERAUD et JEAN-RENE VALETTE. Paris, Honoré Champion, « Mystica », 2019. Un vol. de 547 p.

Fruit des travaux du séminaire « Diptyque » organisé par les universités Paris-Nanterre et Paris-Sorbonne depuis plusieurs années, ce livre s'inscrit dans le projet scientifique du séminaire : faire dialoguer les disciplines sur le discours mystique entre le XII^e siècle et la première modernité (XVI^e-XVIII^e siècle), selon quatre pôles, la question du langage, le problème du sujet, l'institution religieuse et la révélation biblique (les deux derniers formeront les prochains tomes). Dans une introduction stimulante sur le mot de « mystique » (chez le Pseudo-Denys l'Aréopagite en particulier) et sur celui de « mystère » (pour la période patristique), Marie-Christine Géraud et Jean-René Valette éclairent les mutations décisives qui ont eu lieu entre le Moyen Âge et la première modernité : le passage de la contemplation de Dieu et du mystère à l'expérience vécue de l'union, l'essor de « la » mystique au XVII^e siècle qui s'autonomise au moment où commence son déclin inexorable dans la théologie catholique. Rappelant l'importance des travaux de Michel de Certeau et de Jacques Le Brun dans la lignée des études pionnières de Jean Baruzi, les auteurs insistent sur le tournant méthodologique qui a fait du langage « le corps de la mystique » (p. 23), et permis le déploiement des études du fait mystique comme fait fondamentalement littéraire et langagier. Parler de langage mystique depuis lors, c'est s'occuper d'abord des langues qui prennent en charge le discours mystique.

La première partie « Langues mystiques » consacre ainsi trois sections denses à cette question centrale dans l'histoire de la mystique comme communication divine. D'abord, le latin médiéval (Jean-Yves Tilliette) au moment où il prend naissance à Aix-la-Chapelle pour organiser l'administration de l'*imperium* et pour exprimer, avec Alcuin, le message prophétique. L'étude montre comment s'élabore progressivement un style et une rhétorique du latin mystique pour une langue destinée à être parlée, portée par la voix, pour « donner forme à l'inarticulé » dans le travail de la prose liturgique et des hymnes. Dans un deuxième chapitre, « Des langues d'oïl au français », les articles observent le travail des langues de la mystique. D'abord (Françoise Laurent), comme « mode d'expression neuf » (p. 75) dans une *Vie de sainte Catherine* (XII^e) par une religieuse de l'abbaye de Barking en Angleterre, sur le modèle affectif d'Aelred de Rievaulx. Ensuite, dans l'un des rares manuscrits des XII^e et XIII^e siècles traducteurs de Bernard et de Guillaume (Marie-Pascale Halary) où la « possibilité » d'un vernaculaire mystique se laisse saisir dans un temps de diglossie. Dans un troisième article (Géraldine Veyseyre), l'étude sociolinguistique met au jour les choix qui ont présidé à la traduction en français plutôt qu'en latin des discours mystiques à la fin du Moyen Âge, en dehors du critère de l'utilité qui préside d'habitude à ce choix. Enfin c'est au *Miroir de l'âme pécheresse* (1531 et 1533) de Marguerite de Navarre que s'intéresse le dernier (Isabelle Garnier) dans une analyse fine des procédés de la « langue du village évangélique » (p. 143). Les chapitres trois et quatre envisagent alors les « Autres langues vernaculaires en Europe » : dans la mystique allemande rhénane (Maxime Mauriège) ; dans le mouvement de la *devotio moderna* chez Geert Grote et ses émules (Joos Roger Robbe) qui privilégient une pragmatique de la communication pour faire de la langue vernaculaire le moyen de toucher toutes les couches de la société ; chez les mystiques espagnols du XVI^e siècle (Bernard Darbord) dont les poésies proches de l'ascétisme de la *Devotio moderna* trouvent dans le style simple des *liras* leurs traits les plus saillants.

La deuxième partie du livre intitulée « Du silence au dire mystique » est composée de quatre chapitres qui prolongent l'entreprise de diptyque entre le monde médiéval et l'époque moderne. Les auteurs (Patrick Henriot et Anne Mantero) font voir comment se construit l'homme intérieur chez Grégoire et Pierre Damien, puis dans le lyrisme français du XVII^e

siècle qui fournit au discours mystique le lieu de son désordre et d'un « excès premier » (p. 238) et qui installe le silence, déconcertant au regard de la pratique lyrique, que les cantiques de Surin renouvellent dans un « acte d'écrire issu du péril même de l'existence » (p. 252). Le chapitre cinq consacré au langage amoureux (Jean-René Valette) observe la specularité dans laquelle courtoisie et mystique se tiennent, préparée dès le XII^e siècle par le « tournant décisif » (p. 255) du transfert au plan charnel des modes théologiques qui fera converger la *fin'amor* et le Graal jusqu'à substituer le discours courtois au Cantique dans la *symbiose* d'un nouveau discours amoureux. L'époque moderne n'est pas en reste avec la « conversion » des muses profanes (Véronique Ferrer) et l'essor d'un poème conçu comme « la transposition littéraire d'un processus spirituel » (p. 281). Fruit de cette convergence du charnel et du spirituel, la mystique postérieure aux guerres de Religion et à la poésie pénitentielle opère la synthèse des deux ordres par l'apport des allégories amoureuses du Cantique sans faire « tomber » la chair qui trouvera dans le « pâtre » et les affects la forme moderne d'une mystique sensible et sensuelle. On aura compris que le langage n'est donc pas seulement le véhicule d'une théologie ou le moyen de communiquer une expérience, il est tout entier pris dans cette expérience et c'est ce que les études suivantes entreprennent de montrer. Le motif des « ténèbres lumineuses » en est une expression importante, dont les variations écrivent chez Marguerite Porete, Marguerite de Navarre, Gerson et Jean Thénault, l'histoire d'une métaphysique qui se mue peu à peu en poétique (Isabelle Fabre). Dans le paysage spirituel des années 1580, Henri III, le roi pénitent, invente un langage politico-mystique au cœur de l'État monarchique dans le trouble et la violence des guerres de religion dont les *Statuts* des congrégations nouvellement créées dessinent un périmètre incertain, mal défini et offert aux interprétations les plus divergentes (Bruno Petey-Girard). C'est à Pierre de Croix qu'est consacrée la dernière étude sur « la temporalité du langage poétique comme mystère » (Josiane Rieu) où s'élabore un langage « relationnel » qui écrit la transformation de l'homme en Dieu sans fusion ni mélange, dans un dialogue ouvert, tendu vers l'union. À ces articles denses, et très riches sur le langage poétique ou discursif, fait suite un texte plus théorique sur la « fable mystique » de Michel de Certeau dont l'ombre plane sur quantité de chapitres de ce livre. Les auteurs (François Trémolières et Cédric Giraud) se proposent dans un dialogue stimulant et très riche de prendre au sérieux la thèse certalienne de la rupture moderne instaurée par « la » mystique, pour en discuter la pertinence comme la contestation chez les tenants d'une continuité avec la philosophie médiévale, chez Alain de Libera et Frédéric Nef en particulier. Les lecteurs trouveront dans ce dialogue non seulement la reprise d'un débat vif, mais aussi la synthèse critique de quelques textes décisifs de Michel de Certeau (en particulier la redoutable « Formalité des pratiques (1973) » et la *Fable mystique 1* de 1982), ce qui constitue un véritable essai sur la mystique selon Certeau entendue comme « formation historique » (ce qu'il appelait les « historicités mystiques ») et située au cœur d'une histoire sociale des doctrines et des idées.

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est réservée à des duos d'auteurs spirituels : Saint Bernard (Anne-Marie Pelletier) ouvrant sur un possible « Calvin mystique ? » (Olivier Millet), Maître Eckhart (Pierre Gire) sur Jean de la Croix (Jean Canavaggio), tandis que Bonaventure (Laure Solignac) et François de Sales (Hélène Michon) ferment le dialogue sur ce langage mystique ou de la mystique. Le final de l'ouvrage est une « Ouverture » (Jean-Louis Chrétien) sur ce retour à soi de la parole mystique après « l'incandescente perte de soi » (p. 496). Cet essai final sur ce qui advient et ce qui revient dans la parole mystique met au jour le caractère *pathique* (et non *thétique* ou *gnosique*) de la parole, résultat d'une rencontre « catastrophique » (p. 510) dont la mystique dit l'expérience jubilatoire, dans une parole « boiteuse » (p. 518), comme Jacob blessé par l'Ange avec lequel se clôt le livre.

On l'aura compris, le volume est dense, doté d'une érudition souvent fine et précise, utile toujours à l'interprétation des écrits donnés ici comme les jalons d'une histoire du langage

mystique et de la mystique comme expérience langagière et littéraire conduite sous le double regard du Moyen Âge et de la première modernité.

SOPHIE HOUDARD